



MADAME ALBANI.

## LES CUIRASSÉS

Soudain, l'escadre apparaît.

Elle longe l'horizon. En file, à distances égales, les petites silhouettes se suivent, échevelant dans le bleu immense leur minuscule fumée grise, et tout est si menu qu'on pense à des jouets d'enfants. Ces villes de fer, entre le ciel et l'eau, ressemblent à des bibelots fragiles, si fins de ton dans la lumière, si délicats de forme dans l'espace, que l'on appréhende pour eux le moindre effleurement d'un roc, qui les mettrait en pièces. Ils avancent, deux en tête, neuf qui suivent : ils ont l'air de glisser sur une tringle, tant leur marche est régulière et douce. Le vent estival a pris leurs fumées, pour les unir en un long stratus couleur de perle, qui raie le bas du ciel. On dirait qu'ils défilent pour amuser quelque bambin de la plage, et l'on a peine à concevoir qu'ils portent tant de vies, de richesses et de menaces.

\*\*\*

L'escadre est venue dormir à l'abri des côtes, puis, le lendemain, dès l'aube, elle s'est éloignée. Les grands navires évoluent ; tout un peuple se grouille sur les plates-formes et le long des remparts ; dans les cordages, des hommes filent comme des araignées ; de petits drapeaux se hissent, flottent un instant, redescendent, remplacés par d'autres. Puis, les citadelles, à nouveau, se déplacent, sur l'ordre des pavillons ; elles se croisent et jouent, traçant sur l'eau des arcs de cercle qui longtemps après, frissonnent derrière elles, queues d'azur frisées d'argent. Oui, sans nul doute, elles jouent, ainsi que des baleines qui porteraient des villes sur leur dos, elles jouent dans la lumière, s'égayant du matin, s'amusant de leurs reflets, de leurs sillages courbes, de leur force légère.

Les voilà, maintenant, rangées en bataille, la proue vers la côte, et, brusquement, cette attitude a pris l'aspect d'une provocation. Les mons-

tres marins ont cessé de bouger. Une ronde fumée est sortie de l'un d'eux ; presque aussitôt, un nuage de poussière naît et tressaute sur le flanc de la montagne, et une détonation éclate, secouant l'air dans les poitrines. La flotte bombarde la côte.

Les obus entrent dans la terre, qu'ils labourent, ou rebondissent sur la pente de la montagne nue, qu'ils escaladent de ricochets ; l'œil suit leur passage aux éclats de rocs qu'ils cassent en passant. D'autres éclatent sur le granit, et, chargés de sable, font une explosion blonde, en déchiquetant les arbustes et les fleurs qui végétaient au clair soleil, dans les anfractuosités des pierres.

Ainsi, l'escadre s'amuse. Elle joue à tuer des corolles, avec des masses de fer qui pèsent cent kilos. Au bout de la journée, elle aura cueilli de quoi faire un bouquet de lavandes et d'anémones.

\*\*\*

Mais tout à coup, comme pour venger ses fleurs assassinées, la côte, à son tour, se fait menaçante. Un nuage accourt au haut de la montagne. N'est-ce pas le cyclope sorti de sa caverne pour écraser la carène d'Ulysse ? Il se jette sur la mer, et la couvre ; le ciel est opaque ; l'eau grise s'affole, traversée de frissons noirs ; le vent écrete les vagues courtes, qui sautent aux flancs métalliques des navires immobiles, et balaie des panaches d'embrun ; des ondes de nuit courent sur les flots ternes et laiteux, que le vent écrase à mesure qu'il les soulève.

La tempête siffle en se déchirant sur les sauvages arêtes, et, du large, une voix douloureuse arrive à travers la brume : la voix des grands navires de fer, qui s'éplorent comme des orgues, dans le tumulte du vent qui les traverse. Car ils sont disparus sous le brouillard qui enveloppe tout l'horizon ; seule, leur plainte lugubre révèle encore leur existence, et si n'était le sanglot qui vient du loin, à travers les giclements de la pluie et les sifflements du vent, on croirait que plus rien ne reste des formidables citadelles qui, tout à l'heure, flottaient sur l'eau.

\*\*\*

Car, n'est-ce point, hélas ! la destinée normale de ces colosses, que de surgir ainsi sur la courbe des horizons, pour disparaître ensuite, et sans que l'on sache qu'elle est, sous l'eau profonde, la place qui les garde et les cache ? Plus que leur destinée, c'est leur destination même.

S'ils vont porter la guerre et les désastres, ils sont créés aussi pour les subir, et le mal qu'ils vont faire est aussi le mal dont ils sont condamnés à mourir. Ils sont les jouets monstrueux que les peuples se jettent, sachant qu'ils en seront brisés. Aussi les arme-t-on pour la défense bien plus encore que pour l'attaque, et leurs carapaces de métal et leurs cloisons étanches avouent l'effroi qu'on a pour eux. Ils furent enfantés dans la peur qu'on avait de les voir disparaître, et leur forme le dit : héroïques, ils sont bâtis avec de la peur, car la mort doit être sur eux, imminente et constante.

Plus menacés encore que menaçants, avec leur allure de conquête, c'est leur loi de partir pour la ruine. Bastions de mer lancés pour détruire des bastions semblables, leur raison d'être n'est que de se couler les uns les autres ; ils n'existent que pour supprimer leurs pareils, également armés sous d'autres pavillons, et de ces bastilles qui se rencontrent, l'une doit s'abîmer devant l'autre, à moins qu'elles ne s'abîment ensemble. En sorte qu'une flotte étant mise en présence d'une flotte, c'est, pour toutes les deux, l'engouffrement probable ; et qu'un peu trop de temps dure la guerre, qu'un peu trop bien les forces soient équilibrées, logiquement rien ne restera plus des escadres ni des hommes, sinon peut-être trois ou quatre carcasses à demi-éventrées, qui vont péniblement voguer vers quelque havre, pour y agoniser.

\*\*\*

Tant de millions entassés sur chacun ! Tant d'existences dans ces flancs d'acier ! Tant d'hommes et de richesses aventurés sur l'Océan par la colère d'un jour ou la polémique d'une heure ! Une bataille navale est un désastre dans l'humanité. Et n'est-ce point une pensée à mettre la pitié dans tous les cœurs, le vertige dans tous les cerveaux, que de songer à cette incroyable profondeur de ces mers, où vont se livrer les batailles ? Ces vaisseaux, qui seront des cibles, vont flotter et se déchirer, suspendus sur des gouffres tels que nos montagnes les plus hautes n'en sauraient évoquer l'image : deux fois la hauteur du mont Blanc, cent fois la profondeur de la Manche ou de la Baltique !

Une planche de fer sous les pieds, des frères vont se battre là ! Là, trouées de boulets, d'obus et de torpilles, des coques de fer chargés de vies vont hésiter, aspirer par leurs blessures l'eau qui siffle et qui entre, s'immerger et descendre... Lentement, graduellement, mathématiquement, elles descendront des kilomètres d'eau, à travers les ténèbres de plus en plus épaisses, vers la nuit opaque des abîmes où le plein jour de midi est plus obscur que la plus sombre des nuits terrestres. Descendant, descendant avec leurs trésors, avec leurs hommes, elles descendront l'épouvantable verticale de la pesanteur, oscillant d'abord un peu, puis, tout droit, très longtemps...

On rêve d'un marin occupé dans la soute aux poudres : sous les cloisons bien étanches, abrité du flot pour un temps, éclairé d'une lampe électrique, il descend, et n'en devine rien d'abord ; riche d'un peu d'air que la chambre renferme, il descend, et commence à comprendre, et descend toujours, jusqu'à ce qu'il finisse par savoir qu'il descend vers les infernales forêts de l'inconnu, où les bêtes n'ont point d'yeux...

EDMOND HARAUCOURT.

BANG !

Madame (froidement).—Je me demande pourquoi je t'ai épousé.

Monsieur.—Bien, naturellement, tu pouvais demeurer vieille fille si tu avais voulu.